

Algérien, Mon Ami !

Lorsqu'un film ou un documentaire concernant la guerre d'Algérie est prévu à la télévision ; je ne peux m'empêcher, de ressentir un sentiment d'injustice, un sentiment de colère ! Nous, les anciens « **qui avons fait l'Algérie** », nous sommes aujourd'hui, comme les dinosaures, une espèce en voie de disparition. ... Mais quand nous aurons totalement sombrés dans l'oubli ; continuerons nous, tout de même, à être traités, à être insultés, ainsi, d'ASSASSINS voire, même, de CRIMINELS DE GUERRE ? ... Prenons un exemple : L'autre jour, était programmé : « **R.A.S.** » sous titre : « **Les excès de l'Armée Française durant la guerre d'Algérie** ». J'ai lu ce sous-titre et cela m'a suffi ! J'ai zappé ! Temps de visu inférieur à dix secondes ! Zappons donc, si c'est tout ce que nous pouvons faire ! Réagissons plutôt, pendant qu'il est encore temps. Apportons notre témoignage à contrario de ces prétendus historiens qui, à tout va, dénigrent l'Armée, la France et les français.

A travers quelques exemples je voudrais montrer que nous avons laissé, bien souvent, de ces huit années de guerre, de ces dernières années de présence de la France dans ce pays, une mémoire et des souvenirs qui n'étaient pas ceux que les médias veulent nous faire croire.

J'évoquerais en tout premier : Le souvenir d'un ami personnel, un appelé, un jeune médecin, qui, passionné par son métier, se passionnât aussi pour l'Algérie.



Le Docteur Edmond-Henri STEU a accompli son service en Algérie, de Juillet 1957 à Juin 1959, comme Médecin-Lieutenant. C'est au sein du **Bataillon de Corée**, sous l'uniforme des Bérets noirs, que s'est déroulé son séjour dans le Constantinois.

La SAS et l'AMG, tels sont les sigles qui ont marqué son séjour au cours duquel il soignât, avec le même dévouement, aussi bien ses camarades militaires que les rebelles blessés et la population locale. Celui que tous n'appelaient que par un seul nom : « TOUBIB »

Les notes prises durant son séjour en Algérie nous ont permis, à mon épouse et à moi-même, de publier ses souvenirs sous le titre de « **LA MALGUERRE** ».

(photo extraite de La Malguerre)

Le docteur Steu, adhérent de l'ANAAFF/ONU, est décédé le 18/5/2018.

Ils furent combien, de jeunes médecins comme lui à laisser, en Algérie, une image plus qu'humaine de la France ?

J'évoquerais, ensuite, le voyage d'un groupe d'amis, des vendéens de Luçon, en terre algérienne. A partir des notes qu'ils avaient prises et que m'a fournies mon ami Marc, je me suis personnellement occupé de mettre en forme une plaquette d'une cinquantaine de pages relatant leur voyage.

Plaquette intitulée : **RETOUR vers notre passé.**

Ils étaient huit qui avaient connu l'Algérie peu avant son indépendance :

Jean, ancien du Bataillon de Corée, blessé le 29 MAI 58

Michel, ancien AFN (BONE)

Marc, ancien du Bataillon de Corée, blessé le 29 MAI 58 et rapatrié sanitaire.

Jean, Pharmacien, ancien Maire de CORNEILLE (ALGERIE) qui retrouva, avec émotion, le pays qu'il avait dû quitter, avec ses deux valises, un jour de 1962.

Pierre, Médecin de campagne en VENDEE
Paul, ancien AFN (GRANDE KABYLIE)
Jean, ancien AFN (BOGHARI)
Jean-Claude, ancien du Bataillon de Corée (59/60).

Du samedi 21 mai 1988 au samedi 4 juin ils effectuèrent un périple à travers tout le Constantinois. « *Alors que ce voyage, qui n'avait rien d'officiel, avait été préparé dans la plus grande discrétion, qu'elle ne fut pas leur surprise quand, à la descente de l'avion, un Algérien, se jeta dans les bras de l'un d'entre eux, pour une accolade appuyée. Ce personnage les invita, ensuite, à le suivre pour passer police et douane, ce qui se déroula sans problème. Dès qu'ils sortirent de l'aéroport, il leurs indiqua les deux voitures qui leurs étaient destinées et les invita à le suivre, chez lui, pour profiter d'un café ou d'un thé* ».

Ainsi, ils seront sous le contrôle bienveillant mais permanent de cet Algérien.

Les jours suivants, ainsi accompagnés, ils pourront poursuivre leur périple comme prévu à travers le Constantinois, qu'ils connaissaient si bien.



Palmeraie de Tolga. Repos de l'équipe sous une tente bédouine.
Photo : Marc Chesseboeuf

A Bugeaud, où ils font étape, sur le point de passer à table, ils sont prévenus qu'un certain Rachid annonce son arrivée pour partager leur dîner. Rachid est un enfant de Corneille dont le père était Agha. De cette manière, ils font la connaissance du **Patron des Douanes de l'Est**. Le frère de Rachid se nomme Hamou, ils le connaîtront deux jours plus tard. Il s'était orienté, vers la Médecine et s'était fait une place, de premier ordre, dans l'Armée Algérienne. Ils seront amenés à se voir et à en reparler, souvent, au cours de leur séjour. Ce parcours, qui les conduira jusqu'aux portes de désert, fut pour tous, une belle mais éphémère aventure en terre algérienne.

Ce voyage s'effectua, certes, dans l'indifférence des populations jeunes mais ils retrouvèrent partout et avec émotion ceux qu'ils avaient connus du temps de l'Algérie Française, du temps de la guerre !

Anecdote amusante : Peu de temps après leur retour chez-eux, Hamou, cet accompagnateur-surveillant, s'annonça et se fit inviter pour un séjour en France. Il devait, plus tard, rejoindre encore notre pays, en passant par le Val de grâce, dans le cadre d'échanges de coopération entre nos services de santé des Armées et ceux de son pays.

Croire qu'il avait vraiment envie de vivre en France !

Certes, le voyage de mon ami Marc n'est sans doute pas exceptionnel. Un autre ami m'a raconté que des anciens de son régiment étaient allés plusieurs fois de suite dans le secteur de Ténès où leur unité avait stationné et qu'ils avaient toujours été bien accueillis par les habitants des douars qu'ils avaient connus.

Je parlerai ensuite de la SAS d'AÏN ABID et de celui qui la dirigeait.



Située à 43 Kms Est-Sud-est de Constantine. Cette SAS, une des plus importante du Constantinois était administrée par un certain Capitaine qui, retraite prise, vint s'installer à Besançon. Delà, il continuât à entretenir une correspondance épistolaire avec ses anciennes ouailles, ceci jusqu'à son décès. Ayant appris que j'avais raconté mon séjour en Algérie, dont l'essentiel s'était déroulé à Aïn Abid, il en avait informé tous ceux que cela pouvait intéresser. C'est ainsi que j'eus le plaisir de recevoir des commandes pour mon ouvrage, « La Mechta

Joyeuse », qui avait été « recensé » par la Voix du Combattant, et des courriers issus des quatre coins de France.



Le Capitaine B. Chef de SAS
(photo extraite de La Malguerre)

Par lui, je découvris qu'il existait ainsi une véritable diaspora algérienne, de la Bretagne à la Franche-Comté et même jusqu'à Berlin. ...

L'émotion provoquée par la disparition de cet ancien militaire ne fit que confirmer le souvenir que ce chef de SAS avait su imprimer dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient côtoyé. Rien de surprenant me direz-vous ! C'était dans la nature de tous ces chefs de SAS, de jeunes officiers pour la plupart, de se faire aimer et de faire aimer la France, souvent au péril de leur vie, par la population qu'ils administraient.

Aux chefs de SAS on peut joindre tous ceux qui se dévouèrent envers cette population, pour la faire sortir de sa misère ancestrale.



*Une classe d'adultes. (Aïn Arko en 1958)
Photo : Alain PICAUD*

Je n'oublierais pas de citer les « instits » souvent sans grades mais animé d'une volonté d'aider tous ces enfants, filles et garçons, jeunes ou adultes, dévoués à leurs apprendre à lire et à écrire. Une façon de leur faire comprendre notre civilisation, une façon de leur faire aimer la France.

N'oublions pas que le premier mort de cette guerre fut un jeune « instit », volontaire, qui avait demandé à exercer dans un village perdu des Aurès.

J'aborderai enfin ce jour de 2011 où, en décachetant mon courrier, j'eus la surprise de voir qu'une lettre était en provenance d'Aïn Abid.



*Un écolier des hauts plateaux.
(photo La Malguerre, E. Steu)*

Quelqu'un, un habitant de ce lointain village que j'avais quitté il y avait maintenant plus de cinquante ans, quitté mais pas oublié, me commandait mes ouvrages. L'équation était simple : Mon correspondant avait dix ans quand il avait connu les Bérêts Noirs, les soldats du Bataillon de Corée (et nous, nous avions vingt ans ...). Dix plus cinquante égal soixante. Il (ou plutôt ils, car il écrivait au nom de ses collègues) venait d'atteindre l'âge de la retraite. Lui et ses compagnons voulaient tout connaître du passé de leur village. Il me commandait TOUT, tout ce que j'avais pu écrire sur l'Algérie « quel qu'en soit le prix ! » ajoutait-il.

Ainsi, commençâmes-nous une correspondance avec cet enfant d'Aïn Abid. Pour lui envoyer mes publications, ce n'était pas si simple. Rien n'était simple en vérité ! La Poste française ne connaissait pas l'Algérie ! Tout au moins elle ne savait pas envoyer de paquets pour ce pays. Et puis comment me faire payer ? Il existait à cette époque un contrôle de change entre la France et l'Algérie et le Dinar Algérien n'avait aucune valeur. ...

En attendant de trouver une solution, cette période fut propice à de nombreux échanges, papiers et téléphones. Ainsi, il me parlât de sa ville.

Le petit village de cinq mille âmes (en comprenant la SAS) était devenu une grande ville de cinquante mille habitants, banlieue de la capitale régionale Constantine (Qsentina en Arabe). Sur les cartes postales qu'il m'envoyât, je reconnus le centre ville. Rien n'était changé sauf, peut-être, l'église qui avait disparue (à notre époque, elle faisait face à la mosquée). En hiver il y avait toujours autant de neige. ...

Il parlait et écrivait très bien notre langue. Quelques fautes de français tout de même mais il ne mélangeait pas le français avec les mots ou expressions Arabes.

C'est à l'occasion d'une de ces discussions qu'il me parlât des « hommes-chiens » ! « Vous savez, » me dit-il « **Quand j'étais enfant, j'ai vu des hommes transformés en chiens !** Ils étaient nus et devaient marcher à quatre pattes, attachés les uns aux autres avec une corde autour du cou. Ils se traînaient ainsi, quand ils ne tombaient pas d'épuisements, n'ayant que leurs excréments comme seule nourriture. Nous les

enfants devions leur jeter des pierres, les femmes devaient les faire avancer à coups de bâtons dans les rues du village. ».

Jusqu'alors nous n'avions pas abordé de sujets « difficiles » ou un peu gênants. Il conclut brusquement en déclarant : Tout cela **c'était de votre faute**, à vous les français ! **Vous nous aviez abandonnés !**

Plus tard j'appris qu'il était responsable d'une agence banque. Cela simplifiât beaucoup les choses : Il payait en Euro, tout simplement. Quant à moi, je trouvais un ami, un ancien chef de SAS (comme par hasard) et ancien ambassadeur, de surcroît, qui prévoyait de se rendre en Algérie. Il se fit un plaisir de livrer ma production littéraire à bon port.

C'est à cette époque que j'envisageais sérieusement, de répondre à l'invitation de mon correspondant : Retourner en Algérie me semblait tout à fait acceptable. Seule restriction, me dit-il : Impossibilité de se rendre en petite Kabylie. Le FIS y sévissait encore !

Dommage ! Moi qui espérais y retrouver, une deuxième fois, mes racines ⁽¹⁾. Finalement, l'actualité vint bousculer nos projets : Un français, expert de l'escalade, voulut se confronter aux plus hauts sommets du Djurdjura. On retrouva son corps séparé de sa tête, perspective assez désagréable ! Comme me dit alors mon ami algérien : « *Ce n'est peut être pas trop le moment ?* ».

Nous continuâmes à correspondre jusqu'en 2017. Puis, peut-être par lassitude, le FIS veillant toujours, par maladie aussi, l'âge commençant à nous poser des problèmes, notre correspondance s'espaçât puis sombrât dans l'oubli. ...

Ce ne sont là que quelques exemples. ... mais combien peut-il exister d'exemples d'amitiés alors même que le qualificatif de « **GUERRE** » n'a été voté que le 11 juin 1999, soit 37 ans plus tard. Attention ! Loin de moi l'idée de vouloir nier que ces événements étaient bien une guerre. Pas question d'oublier tous ceux qui sont décédés, directement ou indirectement, tous ceux qui ont été blessés physiquement ou moralement, tous ceux qui ont disparus. ... Mais pas question, non plus, d'oublier qu'une certaine fraternisation était possible avec la population, d'origine algérienne, comme d'origine « pieds noirs ».

N'oublions pas, enfin, que la doctrine officielle de la République s'appelait alors « **Pacification** ». Si cette expression a été trop souvent critiquée voire galvaudée, elle fut bien une réalité autant dans les bleds que dans les villes. Cela explique, peut-être aussi, que trente ans après et même soixante ans après, que des souvenirs et de la sympathie aient pu ainsi résister à l'usure du temps.

Pour conclure, je ferais appel à tous ceux, anciens qui, comme moi, avons servi en Algérie pour apporter leurs témoignages et ainsi prouver la réalité de l'amitié entre nos deux peuples, français et algérien, contrairement à ce que prétendre encore aujourd'hui, nos différents gouvernements.

Un témoin, parmi d'autres : Caporal Louis-René Theurot du 156^{ème} RIRC

¹ Un de mes grands pères est né, en 1886, à DUQUESNE, petite ville près de DJIDJELLI. Les parents de ce grand-père avaient voulu s'y installer pour cultiver cette terre alors vierge.

Durant mon service j'eus l'occasion de passer par Duquesne et de goûter aux vignes sur lesquelles mes arrières grands-parents avaient peiné.